

Ouverture

Le dragon, ou les malentendus dans la recherche de l'universel – Réflexion d'un écrivain chinois sur l'universalisme et les particularismes de la culture dans un monde globalisé

SHEN Dali

Je ne vais pas faire une étude de ce qu'on est convenu d'appeler la « dragonologie », ce dont je ne suis pas du tout capable. À ce sujet, il faut lire un ouvrage spécial du poète symboliste Wen Yiduo, assassiné par les agents de Tchang Kaï-tchek en juillet 1946 à Yunnanfu, on dit de nos jours Kunming, chef-lieu de la province du Yunnan. C'est cet auteur de *La Bougie rouge et de l'Eau stagnante* qui a écrit *Le Livre de Dragonologie* auquel on aurait intérêt à se référer dans les recherches sur le dragon. Quant à moi, en tant qu'écrivain, littéraire surtout, je vais me contenter d'aborder un thème moins académique: le dragon, ou les malentendus dans la recherche de l'universel, en vous livrant quelques réflexions d'un intellectuel chinois sur le dialogue transculturel entre la Chine et l'Occident, qui devient, hélas, un dialogue de sourds, et ce, notamment dans le domaine géopolitique, pour ne pas dire un choc de civilisations à la Huttintong.

Nous sommes déjà entrés dans l'année du Dragon selon l'astrologie chinoise. Pour les Chinois, le dragon est un animal fabuleux et bénéfique qui porte chance. Un être né sous le signe du dragon annonce un destin exceptionnel. Jean-Jacques Rousseau était un dragon et Jeanne d'Arc, une dragonne. On peut encore citer bien d'autres exemples, comme Rouget de Lisle, Gérard de Nerval, Apollinaire, Jean Gabin et à l'étranger, Che Guevara, Gorki, Nietzsche, Kant et Freud qui a découvert l'inconscient, et j'en passe. La liste de la lignée Dragon serait très

longue. Moi, je suis né une année du Tigre. Vous savez, le tigre s'entend mal avec le dragon. Entre eux, les orages risquent d'être fréquents. Au Japon, on dit que le combat entre le dragon et le tigre est à l'origine des séismes, des tremblements de terre.

Au mois dernier, les amoureux ont fêté la Saint-Valentin, en France. Dans la légende chrétienne, le méchant dragon, gardien d'une belle princesse prisonnière se dresse toujours sur le chemin du chevalier en quête d'amour comme le montre le fameux tableau « Saint Georges terrassant le dragon » que l'on peut voir dans une église à Barcelone, ou à Stockholm. Dans l'astrologie chinoise, le dragon est associé au feu qui est la fougue, l'élément essentiel de la passion amoureuse, de l'amour passion. Du coup de foudre. Le dragon tient une perle ardente entre ses trois, quatre ou cinq griffes. Pour les amoureux, c'est la perle qui accède à tous les désirs. L'élément Feu est le grand Yang qui chauffe, brûle et bouleverse. Ce qui fait que le dragon, en permanent état d'éveil, cherche sans cesse la source ardente, intarissable. Par ailleurs, le dragon serait le créateur des nuages, le dispensateur de la pluie. En chinois, « les jeux du nuage et de la pluie » (云雨, *yunnyu*) signifie gracieusement « faire l'amour ». C'est pour vous dire qu'au contraire du dragon occidental, le dragon chinois est favorable à la Saint-Valentin et porte-chance aux amoureux.

Deux figures du Dragon, deux cultures! D'évidence, là, il y a un problème de la différence de cultures, un aspect important de la rhétorique dont nous devrions bien tenir compte.

Le mythe du dragon est une énigme du sphinx, difficile à résoudre. L'Orient et l'Occident l'interprètent, en général, de façon fort différente, voire de façon diamétralement opposée. Il en est de même pour la sirène. Dans l'Epopée homérique, c'est un monstre marin qui chante sur un rocher pour séduire, ensorceler les matelots en haute mer, d'où l'expression « le chant de la sirène ». Il suffit de regarder un tableau de Chagall où la sirène entasse des ossements humains dans sa grotte impénétrable. Mais dans la littérature populaire chinoise, on l'appelle « la Belle-poisson » qui tisse des soieries dans la mer du Sud, que l'on appelle communément aujourd'hui la mer de Chine. Sous la dynastie des Song, les chroniques intitulées *Le Monde de la paix* racontent une belle histoire sur la sirène. Il était une fois un pêcheur qui capture une sirène grièvement blessée. Pris de pitié, l'homme l'installe chez lui et il est aux petits soins pour elle pendant trois jours d'affilée. Guérie, la sirène dit adieu à son sauveur et bienfaiteur, les larmes aux yeux. Ses larmes tombent et se transforment en autant de perles étincelantes. C'est sans doute un signe de reconnaissance de la part de la sirène qui retourne dans l'océan. Même pour l'expression « le chant de la sirène », le folklore slave l'interprète à sa façon. Les Slaves voient en la sirène un oiseau fabuleux à tête de femme, c'est pour

eux une créature bénéfique. Son chant harmonieux accompagne la mort des justes récompensés de leur vie vertueuse.

Pour en revenir au dragon, il est vrai que cet animal mythologique a mauvaise presse en France. Par exemple, dans une résidence, quand un locataire déteste le gardien de l'immeuble, il lâche : « Quel dragon, ce concierge ! »

Chaque pays, chaque coutume. À Pékin, c'est le dragon qui garde l'entrée du Palais d'Été. Animal de bon augure, le Dragon bleu est chargé de garder les demeures des dieux. En Chine, on vénère trois figures de rhétoriques : le dragon, le phénix et la tortue. Au fait, le dragon, c'est Laozi, le grand philosophe taoïste, le phénix, Confucius, le maître moral des Chinois et la tortue, le symbole de la longévité. Il y a aussi un personnage qui incarne la tortue, mais c'est en France. Devinez qui c'est... Il s'agit de Raymond Barre, puisque feu le premier ministre français, de son vivant, se disait être une tortue. D'après lui, la tortue rampe avec lenteur, mais d'une démarche sûre. Monsieur Raymond Barre aimait à être comparé à cet animal sympathique.

À l'âge de deux cents ans, Laozi vivait dans une grotte insondable. Confucius lui rendit visite un jour. À son retour, Confucius dit à ses disciples qu'il avait vu un dragon dans son antre. Plus tard, Confucius, déçu par le monde humain, se transforma en phénix pour s'élever dans les airs. Le vieux Sage est ainsi parti sans espoir de retour et, sur la terre chinoise, il ne reste plus que la tortue sacrée pour soutenir la stèle ancestrale. Cette tortue est, en fait, un des fils du Dragon spirituel. Car le dragon chinois se présente, à différentes étapes de sa formation, sous plusieurs figures : serpent, carpe et tortue. Là encore, il faut faire une recherche sur les neufs fils du dragon pour percer à jour le mystère.

Dans les contes populaires, la famille Dragon vit dans le monde des humains. Sous la dynastie des Tang, on racontait l'histoire de la fille du Roi-Dragon du lac Dongtin, maltraitée par son mari, un dragon tyrannique. La fille-dragon gardait un troupeau de moutons au bord de l'eau. Un jeune lettré, du nom de Liu Yi, passa un jour par là et apprit les malheurs de la jeune princesse. Il l'aïda à transmettre un message à son père, lançant un appel au secours et la belle princesse fut délivrée du joug du tyran. Pour remercier le jeune homme courageux, le Roi-Dragon lui donna la main de sa fille, libérée.

Ici, le dragon est personnifié. Tous les dragons ne se ressemblent pas. Chaque individu a effectivement sa personnalité. Il s'agit de méditer en dragon. Humanisé, le dragon chinois n'est point le monstre immoral et terrifiant de la mythologie gréco-romaine. Ainsi existe-t-il en Chine une culture du Dragon qui s'est répandue dans les pays de culture chinoise dont le Japon, la Corée et le Vietnam.

En mai 2009, la revue *Aladin* a publié une série de photos de dragons dont « deux dragonneaux sortis de l'œuf ». En effet, le dragon chinois est sorti d'un œuf dans la Haute Antiquité. Il lui a fallu passer, selon la légende, par divers stades de métamorphoses pour prendre enfin la forme définitive du dragon Yin (应龙), et cela, au bout de 3 000 ans.

Les origines du dragon chinois remonteraient à quatre mille ans. La mythologie chinoise raconte que Fou Hi, l'instigateur de la divination par le Yi King (Canon des mutations), fut mis au monde dans un marais par les dragons qui le hantaient. Cet ancêtre des Chinois avait l'aspect d'un dragon. Et c'est grâce au dragon que l'autre ancêtre des Chinois, nommé Da Yu, Yu le Grand, put dompter les crues dévastatrices. Le Dragon céleste a donné naissance aux neuf fils qui forment les tribus de la nation chinoise. Ces neufs Princes-Dragons ont chacun leurs attributions précises. L'aîné est un passionné de musique. Son effigie se voit sur de nombreux instruments de musique traditionnels chinois appelés « violons à tête de dragon ». Ornant les gardes d'épée, le second donne du courage aux soldats. Le troisième, symbole de la vigilance, se trouve parmi les 10 animaux en file indienne dont phénix, lion, coursier céleste et hippocampe, qui décorent les angles des toits du Palais de l'Harmonie suprême de la Cité interdite à Pékin, seul édifice ayant droit à cette extraordinaire décoration bénéfique. Le quatrième voit son image sur les heurtoirs de portes et les grosses cloches. Le cinquième fils du dragon a une physionomie proche du lion. Il se place souvent sur les pieds des encensoirs ou devant les portes d'entrée principale des maisons. Ce n'est donc pas par coïncidence que l'on établit un parallèle entre le Dragon du cycle chinois et le Lion du zodiaque européen. Le sixième fils, c'est en quelque sorte l'Hercule de la famille dragon. Il a plutôt la forme d'une tortue. Yu le Grand que j'ai cité plus haut a bénéficié de son service pour réaliser ses gros travaux d'aménagement du territoire. Ce sixième fils dragon symbolise également la longévité. On en vient au septième, qui, selon la légende, possède une grande aptitude à distinguer le bien du mal. De ses cornes, il identifie un coupable. Il s'apparente au tigre et figure sur les décorations des palais de justice. Le huitième est un littéraire dont l'effigie est gravée sur les côtés de tablettes portant des inscriptions. Le benjamin ressemble, lui, à un poisson. Dans le bouddhisme, il a sa place sous le siège du Dieu de la pluie. Il décore donc les toits de maison qu'il protège du feu.

Voilà pour la légende qui, néanmoins, est le reflet d'une ancienne société chinoise régie d'après les lois de l'Univers.

Les Chinois sont donc très fiers d'être les descendants du dragon oriental. Cela n'empêche pas que les mystères de cet animal fabuleux sont ouverts aux diverses interprétations. Ce qui est en jeu, c'est le symbolisme du dragon. Eh bien, malgré

tout, la beauté du dragon est indéniable, reconnue de tout un chacun en Chine. C'est un être hybride qui atteint au degré ultime de l'étrangeté. Il défie le temps et les civilisations. Doté d'une personnalité ambivalente et d'une physionomie multiforme, cette créature fascine et se prête à toutes les évocations allégoriques.

Sa symbolique en a fait un motif iconographique récurrent. Maître de l'eau et du ciel, il évoque l'air et les nuages qui l'entourent, ce qui paraît fort romantique et nous laisse dans une douce rêverie poétique. Détenteur des pouvoirs complémentaires du couple *Yin - Yang*, le dragon chinois symbolise l'équilibre du Cosmos. Omnipotent, il est également omniprésent. Son effigie colorée anime les rites et les spectacles populaires, dans les courses de bateaux-dragons ou les danses de dragon. Puissant, sage, protecteur des humains, il suscite l'admiration. À ce titre, il envahit tous les arts décoratifs. Figuré neuf fois, un chiffre bénéfique, sur la robe en soie du Fils du Ciel, il incarne la prospérité. Il exprime la sagesse intérieure et l'illumination spirituelle. Malgré l'évolution de la société, les Chinois se reconnaissent toujours dans le dragon, symbole ancestral. Le dragon est devenu en Chine une culture : la culture du dragon.

Les faits historiques révèlent que cette culture du dragon, ou la culture dragonne, a été introduite progressivement en Europe. En effet, le dragon chinois fait son entrée en Occident dès l'Antiquité. Empruntant la Route de la Soie, il voyage sur les étoffes asiatiques tissées ou brodées. Influençant en chemin le Moyen-Orient, cet animal fabuleux atteint Byzance et, de là, l'Italie, l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Espagne et la France.

Au fil de son périple, le dragon chinois perd son symbolisme mythologique au profit de sa seule valeur décorative. À la fin du XIII^e siècle, celui de Marco Polo, l'engouement pour les thèmes orientaux est tel que le florissant commerce avec l'Asie ne suffit plus à le satisfaire. Les soyeux italiens s'adaptent à Venise et reproduisent le dragon sur leurs étoffes en lampas. Alors ils se rapprochent davantage des traditionnels dessins asymétriques et mouvants du tissage chinois. Poursuivant son voyage en Europe, le dragon chinois se retrouve en France sur des panneaux brodés pour la cour des Valois au XV^e siècle. La manufacture de Beauvais assure rapidement la renommée de la France en matière de chinoiseries. D'autres fabriques suivent et adoptent le dragon chinois afin de créer des compositions plus dynamiques et originales. On remarque aussi bien l'image du dragon chinois sur les grandes tentures des Gobelins. Jusque vers 1730, le goût pour les chinoiseries se maintient, illustré par les tisserands français ou italiens. En un mot, le dragon chinois inspire les artisans du style rocaille. Il pimente de son étrangeté le décor raffiné des intérieurs. Dès le XVII^e siècle, emporté par la vague du baroque italien, le dragon s'épanouit sur le mobilier d'apparat. Il prête son anatomie flexible à l'ima-

gination fertile des artistes. D'une extrême souplesse, le corps sinueux du dragon anime le bois sculpté des consoles. Ou les vases en porcelaine, celle de Rouen, par exemple, ou les assiettes produites par la manufacture de Chantilly, encouragée par le duc de Bourbon, prince de Condé. Agrippé à leurs anses, le dragon confère à ces pièces un effet plastique exceptionnel, en un mouvement d'envol.

Le dragon se nourrit de l'imaginaire et de l'inconscient collectif. Il cristallise la crainte des hommes à l'égard d'un monde incompréhensible. Sculpté sur la proue des navires et des traîneaux vikings à partir du VII^e siècle, son effigie est censée prêter sa puissance aux hommes et imposer le respect à leurs ennemis. En Europe sa forte personnalité marque les esprits au point de se perpétuer jusqu'à nos jours, au travers d'objets d'art populaire, telle la tabatière reproduite. Cependant, le dragon antique figuré sur les céramiques grecques ressemble plutôt à un serpent. Il se prête au jeu d'une symbolique complexe, tour à tour métaphorique et propagandiste.

La doctrine chrétienne condamne l'œuvre du Malin. Lié au serpent du péché originel, le Dragon prend sa place dans les enluminures. Il est perché sur l'Arbre de la Connaissance, non pas sur le pommier, puisqu'il s'agit d'une faute de traduction dans la Bible. Il est condamné pour avoir tenté Adam et Ève. Dans *l'Apocalypse de Saint Jean*, le dragon incarne le mal absolu. Car Satan prend les traits d'un dragon rouge feu, pourvu de sept têtes symbolisant les sept péchés capitaux et de dix cornes figurant l'oubli des Dix Commandements. Un duel l'oppose à l'archange Saint Michel qui en le terrassant de sa lance le foule aux pieds. On n'a qu'à aller à la Place Saint-Michel pour voir cette scène biblique à la fameuse Fontaine à Paris.

Il y a un an, j'ai publié, dans un journal parisien, un article intitulé « Le Dragon, ou les malentendus dans la recherche de l'universel ». C'est la réflexion d'un intellectuel chinois sur l'universalisme et les particularismes de la culture dans un monde globalisé. Durant mon séjour à Paris, à mes heures de loisir, je me promène souvent avec mon épouse sur la place Saint-Michel, au bord de la Seine. Ce qui m'attire là-bas, c'est d'abord les bouquinistes, un paysage culturel pittoresque et qui m'a beaucoup impressionné à mon arrivée à Paris en 1978. Ensuite c'est la Fontaine Saint-Michel qui représente le duel entre l'archange Saint-Michel et le Dragon. A la vue de cette scène de combat, je fais la réflexion suivante. Vu la situation internationale actuelle, pour certains droits-de-l'hommes de l'Occident qui arborent l'étendard de l'ingérence humanitaire, Saint-Michel, c'est l'Occident chrétien et le dragon, c'est la Chine. Ces gens pourtant bien cultivés ignorent complètement que le dragon chinois est un être bénéfique pour le monde entier. Ils perdent de vue un autre fait, qui n'est pas négligeable non plus. Comme figure

de rhétorique extraordinaire, le Dragon existe dans bien d'autres civilisations et présente une symbolique diversifiée.

On parle du « Dragon universel ». Car l'énergie du dragon préside à tous les phénomènes naturels, de la pluie bénéfique au typhon qui est l'œuvre du dragon marin. Dans l'ancienne Égypte, le dragon impérial représente le dieu Osiris. Chaque année, il faisait déborder le Nil et rendait la terre fertile au bord du fleuve. Même en Europe, on aime le « Dragon de vertu ». Pour les Grecs, le dragon a un rapport étroit avec la fécondité du sol. Lorsque la déesse Déméter chargea le prince Triptolème de semer le blé partout dans le monde, elle lui prêta un char tiré par deux dragons. Respecté chez les Celtes, selon la légende galloise, le dragon servait d'emblème sur le drapeau du roi Arthur au Pays de Galles. Exotique et malléable, le dragon se plie aux fantaisies de la création textile. Sur les tissus, il traverse les continents et les siècles. Survivance de l'iconographie nordique païenne, il figure ainsi dès le XI^e siècle sur la tapisserie de Bayeux, broderie sur toile de lin relatant la conquête de l'Angleterre en 1066 par le duc de Normandie, appelé Guillaume I^{er} le Conquérant. En Amérique précolombienne, la déesse aztèque de la terre a deux têtes de dragon symbolisant les aspects bienveillant et maléfique de la Nature.

En Chine, on ne vénère pourtant pas le « Dragon unique ». Il y a dragons et dragons. Pour les gens du peuple, il existe des dragons doués de vertus bienfaisantes, d'une part, et des dragons maléfiques, de l'autre. C'est ainsi que dans des contes populaires, on tourne souvent en dérision le Roi-Dragon. Dans un récit datant de la dynastie des Tang, on raconte une histoire très drôle sur cet animal. Un beau garçon nommé Zhang Yu prie le Roi-Dragon de lui accorder la main de sa fille, amoureuse de ce prétendant. Mais le dragon s'oppose obstinément à cette union peu ordinaire. Le jeune homme aussi opiniâtre que le roi finit par obtenir d'une sorcière le stratagème de faire chauffer l'eau de la mer. Ne pouvant plus supporter la chaleur devenue torride, le malheureux père s'incline et accepte le mariage mixte. Preuve de l'esprit de tolérance, un trait essentiel de la pensée de Confucius ! Dans cette histoire, le dragon n'est ni le bien absolu, ni le mal absolu. À mon sens, il n'y a rien d'absolu dans l'univers. L'écrivain visionnaire Balzac dit que tout est double et contradictoire en ce bas monde.

J'en viens maintenant à ce que je voudrais dire ici, à propos du dialogue transculturel Chine – Occident. Plus précisément un dialogue entre la culture chinoise du dragon, caractérisée par l'Harmonie entre l'Homme et le Ciel (人天合一) et la culture occidentale, c'est-à-dire la culture judéo-chrétienne, deux cultures différentes sur le plan historique et civilisationnel. Pour ce qui est de la propagation des valeurs occidentales dans le monde entier, je crois que l'on ne peut pas forcer les Orientaux à accepter des dogmes à l'élaboration desquels ils n'ont pas parti-

cipé. Car elles ne sont pas vraiment universelles, coupées de la réalité historique d'un autre monde. D'ailleurs, on constate une aliénation de la démocratie dans certains pays occidentaux. Le grand penseur chinois Laozi a formulé sa conception de l'Univers, indiquant que « Tout être en mouvement conduit nécessairement à son contraire » (道者反之动). C'est là, je crois une Loi universelle à laquelle nul ne peut échapper...

Tout récemment, j'ai lu *Les Intellectuels faussaires* de Pascal Boniface, un ouvrage écrit par un Français très critique envers les donneurs de leçon de l'Hexagone. À la lecture de ce pamphlet, je pense que ceux qui font la sublimation de soi et diabolisent les autres feraient bien de ne pas être trop arrogants et insolents. Car l'arrogance, l'insolence, ce serait de mauvais goût. C'est toujours l'Histoire qui en jugera. Dans le dialogue transculturel des civilisations, ce qu'il faut, c'est la reconnaissance de l'Autre, qui assure un respect mutuel.

À ce sujet, il faut respecter aussi la réalité linguistique historique. Il n'y a pas longtemps, un débat animait les colonnes de la presse chinoise : Dans l'échange avec l'extérieur, en langues étrangères, n'allait-on pas plutôt adopter *long* (龙), transcription de la langue han, à la place du terme « dragon » du lexique occidental, afin d'éviter l'aversion d'Occidentaux vis-à-vis de l'icône des Chinois ? Personnellement, je crois que cette conception est mal fondée, parce qu'elle va à l'encontre de la convention linguistique. La transcription « *long* » ne dirait rien aux gens qui ne pratiquent pas la langue chinoise et ferait perdre toute valeur et connotation à l'animal en question.

Dans la langue chinoise, il existe une expression toute faite qui se moque d'un comportement humain, c'est l'histoire de Maître Yé, adorateur du dragon (叶公好龙). Il était une fois un vieux lettré qui s'affichait comme un passionné du dragon, à tel point qu'il avait fait représenter partout l'effigie de l'animal mythique dans sa maison. Portes, fenêtres, poutres, paravents, meubles, ustensiles... tout en portait l'insigne. Chez lui, on pouvait croire se trouver dans un palais du roi-dragon. Ravi, et un peu ému, de la dévotion du lettré, le Dragon céleste décida de rendre visite à son admirateur terrestre. C'est ainsi que Maître Yé se trouva un beau matin nez à nez avec le dragon. Mais à la vue du vrai dragon, il faillit tomber à la renverse.

« Monstre ! » s'écria l'homme terrifié

« Mais c'est moi, le Dragon que vous vénerez jour et nuit », lui répondit le dragon qui pointait seulement le nez à travers la fenêtre et avait encore tout son tralala de corps gigantesque dehors, autour de la maison.

L'homme tremblant de tous ses membres eut à peine le courage de faire front : « Mais c'est votre image que j'adore, pas un dragon en chair et en os... Veuillez vous en aller, s'il vous plaît. »

Voilà un conte philosophique qui révèle que l'homme préfère l'image à la réalité. C'est la nature humaine. On n'y peut rien. C'est dans ce sens que je considère que le dragon constitue une bonne figure de rhétorique et qu'il a sa place dans la philosophie de la vie. Bref, le dragon chinois est cyclique et correspond au Lion protecteur du zodiaque occidental. Il refuse toutes les contraintes et porte à tous bonne chance.

La chance pour l'Humanité, c'est de vivre un jour dans la grande Communauté (世界大同), l'union de tous les peuples du monde, tant rêvée par Confucius, un autre univers, un autre ordre. Un ailleurs meilleur où les hommes et les femmes seront tous égaux et heureux !